

Des films

Bertrand Pleven

23 octobre 2011

Après le Sud (Jean-Jacques Jauffret)



Des lieux et des liens : archipel tragique en périphérie marseillaise

Certains historiens ont vu-dans une théorie discutable, mais poétique- la lumière méditerranéenne comme l'un des ingrédients du " miracle grec " inventeur de la démocratie. Quoiqu'on en pense, dans *Après le Sud*, le charme est rompu : la lumière provençale de la tragédie contemporaine de Jean-Jacques Jauffret par sa blancheur, par son caractère cru révèle implacablement et magnifiquement le lien social distendu, la régression de l'espace public, la solitude, menant parfois à l'incapacité de vivre ensemble.

Ce film est de ceux dont il ne faut pas trop en savoir avant de l'aborder. Il est inspiré librement d'un fait divers et déroule un après-midi caniculaire à priori banal dans le sud de la France. Quatre parcours se croisent : ceux de Stéphane et Luigi, deux cousins à peine sortis de l'adolescence, d'Amélie, la petite amie de Luigi et " hôtesse de caisse " à Auchan, d'Anne, sa mère puis de Georges, ancien ouvrier et délégué syndical à la retraite habitant en face de l'immeuble des deux femmes. Amélie le connaît, sans pour autant le reconnaître. Georges est d'ailleurs cantonné à l'arrière-plan dans la première partie du film avant d'en devenir le vrai sujet. Ainsi, les personnages se croisent, se ratent, se retrouvent, se perdent. Jauffret avance par flashback envisageant l'histoire du point de vue des quatre personnages délivrant patiemment la logique tragique en lui donnant petit à petit densité et profondeur.

Jauffret offre également un vrai regard sur des marges urbaines marseillaises. A partir de lieux brillamment sélectionnés : les paysages de l'extrémité occidentale de la Zone industrialo portuaire de Fos (Port Saint-Louis), le centre commercial de Plan de Campagne et l'hypermarché Auchan, une lointaine périphérie mêlant villas et barres d'immeuble, plus furtivement une zone périurbaine et le centre ville de Marseille, Jauffret construit une géographie urbaine étalée, écartelée sur des routes qu'il filme dans l'immensité plane de la plaine de la Crau. Cette géographie cinématographique crée -exagérée dans une certaine

mesure- de la grande périphérie marseillaise lui permet d'incarner spatialement son propos sur la distance.



Chacun des personnages pratique la distance à sa manière, la vive selon des métriques différentes : aux jeunes gens le scooter, à Amélie la voiture, à Anne, le taxi, à Georges le bus et ses pieds... le mode de transport conditionne le rapport au monde des protagonistes, discrètement souligné par l'usage des focales : Amélie traverse la marée pavillonnaire comme elle traverse les travées de l'hypermarché, sans plus la voir, Anne et son trop gros corps arpente avec difficulté les ruelles étroites du centre ville qui sont des espaces inconnus pourtant proches mais exotiques. La manière de vivre cette périphérie, de vivre avec les autres est plurielle et jamais caricaturale : Amélie laisse Georges sans aide dans le supermarché avant un peu plus tard de le prendre en stop. Avec Jauffret, la vie tient à ses petits riens.

Toutes les mobilités sont toujours subies dans le flou du " tiers espace ". L'unique centralité est l'espace commercial, pôle dont l'attraction semble maudite, et permet au réalisateur de figurer l'impossible coprésence de personnages qui passent leur temps à se rater malgré les téléphones portables et de produire-génial paradoxe géographique- de un huist-clos étalé à ciel ouvert. La ville reste diverse, elle n'est plus dense, diluée à l'extrême. Au cours de cette terrible journée, les corps souffrent et petites et grandes humiliations sont le lot commun. L'espace public est filmé de haut en vue oblique et apparaît sans qualité comme cette place du village périurbain transformée en terrain de foot de fortune qui sera symboliquement le lieu de l'épilogue ou comme le gigantesque parking de l'hypermarché, espace sans essence dans lequel on ne peut s'inscrire. Il s'articule avec les espaces domestiques, mais également avec des espaces plus hybrides comme la clinique où se rend Anne et lae salle de surveillance de l'hypermarché où l'on mène Georges. Ces derniers sont filmés comme sous le regard d'une caméra de surveillance et figure ainsi la société de contrôle qui mine le lien social.

Qui y-a-t-il après le sud ? Le sud du sud, l'Italie, la fuite ? Celle que l'on veut écrire au futur mais que l'on écrit au conditionnel ? La fatalité qui mène au drame dans le film de Jauffret est certes celle de la tragédie grecque et elle est annoncée par un très fin jeu d'échos entre les couleurs-le rouge sableux du bauxite, le noir du deuil- et les formes comme celle de la croix. Mais elle fonctionne aussi en interrogeant l'ancrage dans des territoires mobiles et plus encore

en rendant visible l'invisible : la dimension spatiale du précieux lien social dans une société brutalisée par la donne néolibérale. La lumière du film n'est donc pas qu'une affaire esthétique : *Après le Sud* est une véritable œuvre géographe à la fois édifiante et humble qui ouvre sûrement ainsi et aussi sur un sud post Front National, finalement.

Bertrand Pleven

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net